

d'expressions temporelles contenant les lexèmes mentionnés ont été relevées à l'aide du TLG. L'ouvrage en contient les plus significatives avec leur analyse, et des tableaux indiquent, pour chaque type d'événement et chaque auteur, les différentes constructions employées et le nombre de leurs occurrences. L'ouvrage a le grand mérite de présenter une grille d'analyse solide et pertinente pour les expressions temporelles du grec classique, là où les grammaires traditionnelles ne rendent pas suffisamment compte de l'usage des auteurs. L'abondance des exemples, tous traduits, rend les explications claires et accessibles au lecteur non spécialiste. On notera cependant que la sélection de lexèmes retenue ici exclut par nature certaines constructions temporelles bien attestées, notamment adverbiales, participiales et conjonctionnelles, qui mériteraient d'être étudiées également en suivant la même méthode. Les expressions de l'antériorité et de la postériorité sont du même coup exclues de ce travail. Si cela n'enlève rien à la grande qualité de l'ouvrage, il me paraît important de le souligner dans la mesure où celui-ci, par son titre et sa structure, pourrait apparaître à première vue comme une analyse générale des expressions du temps en grec ancien. Un bref résumé est fourni en fin d'ouvrage aux linguistes n'ayant aucune connaissance du grec et reprend les principaux exemples discutés, translittérés et accompagnés d'annotations grammaticales. Martin LEBOUTTE

Frédéric COLIN, Olivier HUCK & Sylvie VANSÉVEREN (Éd.), *Interpretatio. Traduire l'altérité culturelle dans les civilisations de l'Antiquité ?* Paris, De Boccard, 2015. 1 vol. 444 p. (COLLECTION DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG. ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0375-3.

Les historiens des religions antiques utilisent le terme *interpretatio* pour désigner un processus de nomination d'un dieu étranger en utilisant le nom d'une divinité autochtone jugé équivalent à celle empruntée. L'Égypte hellénistique fournit de nombreux exemples de ce phénomène. L'*interpretatio* pourrait être exportée en dehors de la sphère proprement religieuse et s'appliquer à un phénomène de plus large extension s'étendant au domaine des artefacts, des institutions et des systèmes de valeur. C'est de ce postulat, qui me paraît pertinent, qu'est partie l'équipe pluridisciplinaire belgo-française à l'origine des recherches rassemblées dans ce volume. Durant deux journées d'étude organisées, en 2004-2005, l'une à Strasbourg, l'autre à Bruxelles, des sujets très divers ont été discutés couvrant un large champ géographique et chronologique. Cette matière forme le noyau primitif de l'ouvrage, dont les contours définitifs ont été affinés lors d'un séminaire tenu à Strasbourg en décembre 2011. Le livre comporte quatorze contributions, réparties en quatre parties. Les deux premières constituent une introduction méthodologique et proposent une mise au point sur les nombreuses recherches consacrées aux phénomènes de plurilinguisme et d'interaction culturelle dans l'Antiquité qui ont vu le jour durant les premières années du XXI^e s. Se fondant sur l'arménien classique, le hittite et le grec, Sylvie Vanséveren rappelle quelques principes généraux de linguistique comparée et aborde la perception subjective du statut des langues en référence à leur propension à emprunter. Frédéric Colin, quant à lui, se concentre sur la question des méthodes de transposition lexicale de notions culturelles étrangères. Dans le domaine de l'Antiquité, le modèle est fondé sur

un schéma ternaire, depuis Georg Wissowa et David Magie. Dans sa dissertation de 1905 consacrée à la traduction en grec des termes institutionnels romains, ce dernier théorise le passage d'un domaine à l'autre en disant que les désignations officielles des Romains ont été reproduites en grec de trois façons (cf. D. Langslow, *Typologies of translation techniques in Greek and Latin*, dans A. Mullen-P. James [eds], *Multilingualism in the Graeco-Roman Worlds*, Cambridge, 2012, p. 150-151 et n. 18) : par comparaison [*per comparationem*] (une équivalence : *consul*/ὑπατος, *quaestor*/ταμίης), par traduction [*per translationem*] (une reproduction des différentes composantes du mot : σύμβουλος, ζητητής) et par transcription [*per transcriptionem*] (une translittération pure et simple : κωνσουλ, κ(ο)υαιστωρ). Des réflexions théoriques récentes invitent à une description plus nuancée des voies empruntées par un mot pour passer d'une langue à l'autre. Il est possible de les formaliser à travers un nouveau paradigme prenant en compte les interactions d'écritures ainsi que le caractère discret ou continu des critères classificatoires, comme le montrent des exemples issus de la documentation de l'Égypte hellénistique et romaine, en particulier les *ostraca* démotiques et grecs de Narmouthis. Les études qui suivent sont groupées en fonction du caractère synchronique ou diachronique des contacts envisagés. La deuxième partie comporte neuf contributions sur les rencontres culturelles synchroniques qui envisagent la cohabitation, dans une même unité de lieu et de temps, de deux ensembles culturels : *Les noms des témoins divins du traité entre le roi hittite Hattušili III et le pharaon Ramsès II : un exemple d'interpretatio* (Alice Mouton et Carina van den Hoven), *Le satrape et l'Œil du Roi. Les hommes du pouvoir perse passés au filtre grec* (Dominique Lenfant), *Plusieurs personnes sous un seul masque : l'interprétation d'Artémis en Égypte* (O. Henri), « *Ajax en pantalons* » ou comment rendre familiers les barbares occidentaux (A. Jacquemin), *Sagesses égyptiennes et orateurs athéniens : cas d'école sur les bancs de Narmouthis* (O. Narm. dém. I 25 et 26) (Fr. Colin), *Firmus, fils de Nubel, imperator et rex ?* (A. Chauvot), *La traduction des institutions administratives dans les monastères égyptiens (VI^e – VIII^e siècles)* (A. Delattre), *La tunique historiée de Saqqara : Maât-Alêthia versus Isis-Perséphone* (F. Labrique), *Un cas d'interpretatio juridique : la législation constantinienne sur l'audience épiscopale* (O. Huck). La troisième partie, consacrée aux rencontres culturelles diachroniques, contient deux contributions : *Langue et religion : réflexions sur quelques interprétations à la Renaissance* (N. Brout) et *Thermae Romae : de quoi Lucius est-il la traduction ?* (A. D'Hautcourt). La première montre comment le regard porté par les humanistes sur l'Antiquité aboutit à une traduction du passé en des termes compréhensibles par les Modernes. La seconde met en exergue le ressort de l'exotisme qui sert de moteur au thème de *Thermae Romae*, manga à succès dans le Japon contemporain. Dans l'un et l'autre cas, l'interprétation de l'Antiquité est un moyen de tenir un discours sur l'actualité. La quatrième partie est riche d'une seule étude, due à C. Brélaz. Elle est consacrée à la langue des *incolae* sur le territoire de Philippes et aux contacts linguistiques dans les colonies romaines d'Orient. Contrairement à la situation linguistique dans la majorité des colonies romaines d'Orient, où le grec reste la langue dont se servent les *incolae*, la population pérégrine établie à Philippes, dans la province de Macédoine, a recours au latin épisodiquement dans les inscriptions funéraires et votives. La Macédoine orientale n'était pas complètement hellénisée à l'époque impériale, contrairement aux autres régions où furent établies

des colonies romaines. La forte implantation du latin à Philippes n'empêche toutefois pas que la colonie devienne, à l'époque protobyzantine, une ville chrétienne où le grec l'avait définitivement emporté sur le latin, comme c'était le cas dans toutes les autres colonies d'Orient. Un appendice est consacré à la translittération du latin en caractères grecs, qui est une pratique assez répandue dans l'Empire romain dans les milieux hellénophones où des individus n'avaient qu'une connaissance partielle du latin. Le volume, dans lequel pas moins de trente-quatre langues se côtoient, est utilement doté d'index : langues et écritures, concepts linguistiques et culturels, traductions et emprunts lexicaux commentés, anthroponymes, ethnonymes, théonymes, toponymes, sources.

Bruno ROCHETTE

Renato ONIGA, *Latin: A Linguistic Introduction*. Edited and translated by Norma SCHIFANO. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII-345 p. Prix : 24,99 £ (broché), 65 £ (relié). ISBN 978-0-19-870286-3 /-285-6.

Le livre de Renato Oniga, d'abord publié en italien (*Il latino. Breve introduzione linguistica*, 2007), s'adresse aux étudiants universitaires, aux enseignants et aux chercheurs qui voudraient s'initier à la description synchronique du latin classique. L'ouvrage se divise en trois parties (phonologie, morphologie, syntaxe), ce qui témoigne immédiatement de l'option formaliste privilégiée ici, sous l'influence revendiquée de la grammaire générative. La préface co-signée par R. Oniga et sa traductrice indique, de surcroît, que cette démarche vise également à réhabiliter les apports de la grammaire traditionnelle, aujourd'hui mise en péril par les multiples insuffisances qu'on a pu lui imputer. Pareille stratégie n'est pas critiquable en soi ; j'aurais seulement aimé que les apports non négligeables dus aux autres secteurs de la description linguistique, ou à d'autres cadres théoriques, soient au moins signalés ; je songe, par exemple, aux études d'inspiration sémantique, pragmatique ou fonctionnaliste sur l'ordre des mots (timidement abordé à l'une ou l'autre occasion), l'usage des connecteurs, l'emploi des temps et modes verbaux. D'une manière plus générale, je ne pense pas que ce livre possède une grande utilité. Il souffre, en effet, de nombreuses insuffisances : son cadre théorique reste hétérogène et mal défini ; les chapitres consacrés à la syntaxe innovent davantage par leur terminologie que par leurs analyses ; les parties phonologique et morphologique contiennent de très nombreuses imprécisions ; des informations fondamentales sont passées sous silence et des aides essentielles (comme un index des lexèmes ou comme des exercices corrigés) ne sont pas fournies. R. Oniga n'a consacré qu'un espace très restreint à la partie phonologique. Il me faut y relever, cependant, certains défauts, sans d'ailleurs prétendre à l'exhaustivité. L'affirmation selon laquelle « [l]inguistic sounds [...] are produced by the vibration of vocal cords and then modulated by the organs of speech (larynx, tongue, teeth, lips) » ne permet de comprendre ni le statut des consonnes, ni l'existence de phonèmes sourds (p. 13). Les « allophones » ne peuvent entrer dans un rapport de variation libre, puisque celui-ci ne peut s'établir que relativement à un contexte phonologique, donc relativement à un allophone donné (p. 14). Pour justifier le caractère monophonémique qu'il attribue aux labio-vélaires /k^w/ et /g^w/, R. Oniga se contente d'écrire que de tels phonèmes existent en italien (par exemple, dans *questo*),